

CHRONIQUES deS JEAN-SANS PEURS.

La mort n'est plus ce qu'elle était...

Jean-Michel Ferry- Texte et illustrations

On a tellement d'occasions de s'interroger sur la mort au quotidien, ne fut-ce que lorsqu'on balaie d'un revers de main une fourmi qui nous agace et qui s'est installée sans y être invitée au plus profond des poils du bras alors qu'on déguste une ultime cacahuète ; lorsqu'on répand un nuage bactériologique anti-moustique dans une pièce rutilante, en exterminant du même coup de minuscules êtres vivants, comme s'ils n'avaient, somme toute, pas de réelle existence ; lorsque l'on déguste une crevette qui la veille s'ébattait et vivait ses amours au fond d'un lagon limpide, lorsque l'on découpe un carré d'agneau qui vèlait sans doute sous sa mère quelques jours auparavant suçant son pi avec délectation; ou encore lorsque l'on assiste, malgré nous cette fois, à un quelconque accident. Mais ce qui nous atteint alors reste infiniment plus puissant que la vision des cadavres que nous digérons, car la mort ou la simple idée du trépas est celle de notre espèce, de nos semblables, cette préscience de la disparition de l'humain sur la bête nous plonge dans l'effroi, à moins, qu'ici ou là, en des lieux privilégiés où elle s'est installée à loisir au gré des événements : épidémie, peste et choléra, Covid, guerre civile, catastrophes, on se soit à ce point habitué à la camarade qu'elle s'est banalisée.



Et alors ! C'est la vie, entendra-on, ici et là... Non, c'est la mort, qu'on côtoie sans y réfléchir, passant en boucle dans les journaux d'information, aseptisée, sans images des victimes collatérale, entrecoupée de messages subliminaux sur des anti-transpirants ou d'un parfum aux fragrances immortelles parfaitement à même de cacher les odeurs fades et de ne révéler que le contenu de la bombe ou du flacon. Ce qui fait que lorsque celle-ci nous atteint dans notre propre chaire, nous sommes perdus, aspirés par le vide de sa réalité, confrontés à une peur panique de la disparition, de l'absence, confronté à une inconnue qui vient de frapper à notre porte sans y avoir été conviée, cassant l'huis, renversant les meubles, bouleversant notre univers, semant le chaos dans notre esprit. La mort, c'est celle des autres au lointain, au-delà des brumes de l'écran, petit ou grand, perdue dans la grande confusion de l'information. Baladons-nous sur les réseaux sociaux, la

violence y est présente mais sublimée par la bagatelle, l'écume de la vie, peu de sang et de larmes, ou alors il faut aller les pêcher sur des sites Djihadistes ou pornographiques. À force d'asepsie, au nom du principe de précaution, de la censure, on crée une génération de bœuf-oui-oui, coupé du monde réel et de sa cruauté comme l'araignée d'eau à la surface de l'onde ne voit pas la furieuse empoigne des poissons en chasse pour la gober.



Laissons entrer les bactéries, les insectes, dans nos maisons, nos enfants et nous-même nous en porterons mieux et nos défenses naturelles se renforceront, laissons entrer les lucioles aussi et peut être pourrons-nous nous passer de l'électricité.

On se rapproche peu à peu de l'inéluctable, sereinement ou avec angoisse. Eh ! oui, la fin ici ne justifie pas les moyens qu'on aura mis à y échapper. Il suffirait de se dire sans doute, nos enfants nous prolongeront pour le meilleur (ce qui n'est pas forcément vrai), ou encore que l'on a tant donné ou tant reçu que plus rien n'a d'important, ou encore, a-t-on été au bout de son talent ? ainsi l'on pensera, peut-être, aux fantômes inassouvis, à l'inaccompli.

Au moment où les oiseaux Myna rentrent à la maison, (Myna, le Martin triste), subissant les injures du temps, l'épouvante de l'air qui se raréfie, où l'oxygène n'est plus remplacé que par le gaz carbonique, où la pourriture s'installe dans les chairs, où le vers n'est pas loin d'apparaître, où on subit l'engourdissement, on oublie, atteint par le mal, les délices de la vie...

À moins que la morphine, distillée à petite dose, permette, pour un moment, le souvenir des temps heureux, des amours et de la tendresse. Instants souverains que ces visages oubliés surgissant du fond des âges sans rides, immaculés, aux sourires éternels souriants et bienveillants.

Mais la mort n'est plus ce qu'elle était, ainsi que l'auraient énoncé les stoïciens, y puisant la source de leur force : « Quand on a plus peur de la mort, on a plus peur de rien ».

